L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

BUREAUX 72 rue des Ursulines

NOUVELLE-ORLEANS; JEUDI MATIN, 9 JUILLET.1

FEUILLETON.

LE ROI MISERE

PAR M. PAUL MAURIER.

PREMIERE PARTIE.

XIII.

LE CHATEAU BOURETTE.

(Suite.)

Un soir, le cet enfantérie pécuniaire surgit tout à coup l'image de banquier Bourette. En l'apercevant, le roi daigna aller à lui avec un sourire affable. Puis, sérieusement et avec affection, il tapotta un mot de son oncle.

Quelle noble sœur! adoumire à Votre Majesté l'honneur de la fondation d'un prix de la distinction flattante dont il est l'objet en présence des courtisans.

—Oh! mon oncle comme ... coupira Louis.

—Quelque? insista Bourette extrêmement ému, mais il n'aurait de lui pouvait pas en dire l'ouïr.

—Long ou six millions ... ou moins, répondit le roi.

—Pas davantage! s'écria le financier en sonnant de bonheur. Mais si j'ai et Votre Majesté m'octroie que de six millions, je puis les lui prêter.

—Et vous? fit Louis, radieux. Mais quand?

—Dès demain, sire. Seulement, corrigea Bourette pensativement par rapport à Votre Est, cet argent ne trouve présentement dans le château que j'ai fait construire pour Votre Majesté, et ...

—Je comprends, l'interrompit le roi. Vous désirerez ne j'aliéner y chercher les millions?

—Vous êtrez le bonheur de plus dévoué de vos sujets, répondit le banquier.

—Comme mon oncle! jetez à ne pas tenir la parole que je vous ai donnée, fit Louis qui ne sou vint fort à propos de sa promesse. Dans trois jours, je serai chez vous.

Le lendemain, un monde de valets et de vassaux bâtaient les préparatifs de cette splendide réception. Jamais rien plus fastueuse ne fut offerte à un souverain. Les prodigalités de Fouquet furent éclipsées. Le soir, en rentrant dans sa chambre, le roi trouva, dans des caisses d'ébène fermées d'argent, étées grandes ouvertes, les six millions que ses fourgons emportèrent le lendemain et que M. Bourette à demi ruiné ne revit jamais.

Le lendemain matin, se fêtait une magnifiques dont la tradition a été perpétuée dans sa famille.

Ai-je besoin d'ajouter que le roi fut ingrat et vil, et dédaigneux? Il ne comprit de chagrin quel que temps après ...

René avait fait avec intérêt le récit du fermier, dont les voyages pour les expressions chrétiennes et le nerve l'avaient surpris.

—Et depuis ce mort, à dit-il, a apparu le château Bourette? demanda-t-il encore.

—Il a été hanté par le fantôme de Gulimpré, qui s'est éteinte il y a seulement vingt-trois ans. A cette date, il a été vendu de nouveau et acquis à l'amiable par M. Arthur.

—Qu'est ce que M. Arthur? interrogea le peintre.

—Je ne connais rien de lire, répondit gravement le fermier. Non-seulement je ne l'ai jamais vu, et personne ne l'a vu, mais il est resté franchi le seuil du château depuis cette époque.

—Ils qui tient-vous donc le bail de votre ferme?

—De l'intendant, M. Bréton. C'est avec lui seul que je suis en relations. Il vient ici tous les ans pour recevoir les redevances en nature auxquelles je suis obligé par mon contrat.

—Et M. Bréton, qu'est-ce-il?

—Le plus honnête homme du monde. C'est un ancien banquier, dont la fortune a été engloutie dans une faillite, et qui, à la suite, désormé rend tous ses ordonnances, après la question de ce domaine pour soutenir sa femme et ses enfants.

—Mais comment l'a-t-il obtenu?

—C'est le notaire de M. Arthur qui la lui a proposée, aux conditions stipulées que se détresse ne lui a pas permis de refuser.

—Avez-vous vu cette dame, votre fermière?

—Il a trois enfants ...

—Qui demeurent au château, chez M. Arthur?

—Oh! non. Ils habitent Monnerville avec leur mère.

—Pourquoi pas auprès de lui?

—Parce que le propriétaire ne veut voir chez lui ni femmes ni enfants.

—Qui vous l'a dit?

—M. Bréton lui-même. Il a reçu l'ordre formel de ne prendre comme domestiques ou gardes que des célibataires ou des veufs sans enfants.

—Connaissez-vous ce M. Bréton avant qu'il devînt l'intendant de cette propriété?

—Pas personnellement, mais je le connaissais de réputation. Il était un des plus honnêtes banquiers d'Orléans.

René se tut. Les nouvelles qu'il avait encore de disparaître, Dénidement, M. Breton et M. Arthur étaient deux personnages bien distincts. L'intérêt que prenait le comte de Lorgnac à l'actuel expliquait du reste amplement la distinction et les manières choisies du vieillard.

Mais alors qu'était-ce que M. Arthur? René voulait le savoir, et se s'expliquait pas lui-même la curiosité qui le poussait.

Il prit congé des braves qui l'avaient reçu, et reprenant le chemin.

Malgré la fatigue qui ressentait, il prit un crayon et jeta sur le papier le croquis d'un paysage, qu'il mit dévoir extérieur dans le goût de cette au milieu duquel il était appelé à figurer.

Le soir, avant de regagner sa chambre, selon les instructions que lui avait données M. Bréton, il dépoua dans la bibliothèque l'esquisse qu'il avait tracée, auprès de laquelle il eut soin d'oublier son autre croquis, tout à fait étranger au travail qui il avait commencé d'exécuter.

Puis il prenait de se retirer.

Deux heures après, une bougie allumée dans la chambre de René, il était temps sous presse de cage. Il tremblait quelque peu non de frayeur, mais de cette appréhension inexplicable qui cause l'insomnie.

Pourtant son présente était tout trouvé. Il venait précisément dans la bibliothèque le dessin qu'il avait oublié. Quel de plus simple!

Ce n'est de qu'il se proposait de dire à M. Arthur, et le jouait le mettait en présence.

Il s'avança donc avec précaution, et tout à coup il posa la main sur le bouton de la porte, qu'il tourna brusquement afin de ne pas donner le temps de s'échapper à celui qu'il venait surprendre, mais la porte ne s'ouvrit pas.

Elle était intérieurement fermée au verrou.

René, étonné, remonta dans sa chambre. Il pensa d'abord que quelque chose lui avait échappé. Comment ne l'avait-il pas prévu?

Il s'endormit en combinant un autre plan.

Le lendemain, dès qu'il fut debout, son premier soin fut de se rendre dans la bibliothèque.

Au bas de l'esquisse qu'il y avait déposée, il lut distinctement ces quelques mots:

"Pas de pastiche. Soyez vous-même.

Ces deux phrases l'étonnèrent. M. Arthur était-il aussi un peintre d'art?

Il en augmenta ainsi, René avait mérité encore son poids à une question de forme et d'ensemble.

Au reste, quelque mérite qu'ait Charles Nature, quelques tentatives qu'il ait faites pour se soustraire à la tyrannie lâchement de l'école de Bouchet, dont Lemoine lui avait transmis la manière, il n'a guère d'autre titre à la renommée qu'un Saint-Sébastien alors estimé, une peinture du premier étage des appartements du château de Versailles, enfin de la décoration des Bains-Turcs, de l'hôtel Soubise, et de cabaret les mobilier de la Bibliothèque Vivien, son élève, fut plus heureux et mieux inspiré, car ce fut lui qui forma David et prépara l'ère de la peinture moderne.

M. Arthur avait-il cela? Appréciait-il donc les qualités de son élève de maître à côté duquel il venait passer René?

Il gardait le de quel intrigue de plus en plus le jeune peintre.

C'est en vain qu'il se convoqua le sens à imaginer un moyen décent de se trouver face à face avec le phénomène mystérieux qui l'occupait. Il ne rencontrait convenable ni prétentieux dans cette.

Il se rendit au travail, tire de ses cartons une ébauche bien propre, qu'il passa la journée à retoucher. Peut-quand il jugea qu'elle produisait bien l'effet qu'il voulait obtenir, il se rendit comme la veille dans la bibliothèque et l'y déposa, afin de la soumettre également à l'appréciation de M. Arthur.

Au moment de se retirer, il jeta instinctivement les yeux autour de lui, mais il ne découvrit aucun endroit où il pût se cacher sans être vu.

Il dîna sommairement et fit dans la pare une longue promenade.

Il était bien heures et demie quand il rentra. La nuit était venue, éclairée déjà par les rayons indécis de la lune.

Il avait pour le pied sur la première marche de l'escalier, quand il s'arrêta brusquement. Après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre, il revint sur ses pas, et pénétra dans la bibliothèque. Il ferma la porte et poussa le verrou à l'intérieur.

L'idée qui lui était venue était bizarre, presque grotesque, mais s'était la seule qui lui semblât praticable.

L'obscurité était complète. Cependant, à travers les portes dépolies des fenêtres, la clarté extérieure, la pâle clarté de la lune filtrait une lumière blafarde.

Elle aidait à guider René. Il s'approcha d'une armoire de chevalier qui se trouvait précisément en face de la table sur laquelle il avait déposé ses croquis, et en revêtit l'une après l'autre chaque page, qui il sauqueté avec les couronnes dont elle était garnie.

Lorsque cette œuvre de patience fut terminée, il posa sur la pièce, s'appuya contre la sombre tige de bois sur laquelle furnure était précédemment dressée, et, s'efforçant de garder une immobilité absolue, il attendit sous son déguisement de trophée l'arrivée de M. Arthur.

XIV

LE PROFESSEUR ET L'ÉLÈVE.

René passa une heure sans trop souffrir de la position incommode et fatiguante qu'il avait prise. Mais, au bout de cette longue et vaine attente, il éprouva un mouvement qui le cloquaient à la fois toutes les pièces de son armure.

Ce bruit l'avertit de l'inconséquences qu'il avait commise. Il comprit qu'il lui serait impossible de conserver longtemps encore cette attitude gênante.

Déjà même il songeait à vider un carapace de fer, lorsque s'ouvrit la porte opposée à celle par laquelle il était entré.

René fit un violent effort pour conserver une immobilité absolue.

A travers la vitrée de casque qui avait relassé sur son visage, il aperçut distinctement un homme revêtu d'un costume étrange.

C'était un personnage de haute taille. Sa stature élevée n'avait aucune ressemblance avec les formes grêles de M. Bréton. Il portait une longue robe de moine, de couleur sombre, légèrement serrée à la ceinture par une cordelière de même nuance. Cette robe retombait jusque sur ses pieds, disparaissant avec soin le corps entier qu'elle englobait dans ses plis lourds.

Il s'avançait lentement, semblable à ces fantômes qui accoutument jadis, en pénétrant sur le théâtre, les vaillants chevaliers pour l'inquiétion aux sons de fer.

La longueur de sa robe était rabattue sur sa figure et retombait en pointe sur sa poitrine.

Dans ces pentes parties du vêtement, dont nous rappelons, horizontalement perdu, avaient été ménagée pour lui ouvrir de soleil qu'elle recouvrait.

A travers ces trous, brillant par intervalles d'une lueur passagère, les regards de ce personnage étaient promenaient avec dédaine sur les objets environnants.

La étrange apparence humaine qui fût visible hors de cette sombre enveloppe, c'était la main: une main blanche comme le marbre, ombre, nerveuse, qui portait sans trembler une lourde lampe pourvoire d'un large abat-jour.

Cette lumière éclairait en plein tout le bas de la bibliothèque, et laissait la partie supérieure plongée dans une obscurité relative.

Arrivé devant la marqueterie que le peintre avait placée sur la table, le mystérieux personnage posa sa lampe sur la table, et, de son même pas lent et cadencé, se dirigea vers la porte d'entrée.

René comprit alors, mais trop tard, à l'impossibilité qu'il venait de commettre en poussant le verrou intérieur. C'était probablement pour le fermer que le mystérieux personnage était venu.

En effet, arrivé devant la porte, il tourna la clef et fit le mouvement nécessaire. S'aperçut-il que le verrou n'avait pas joué, ou crut-il réellement l'avoir tiré lui-même? Il ne pu s'en rendre compte.

Toujours il fit un bonne hésiter, la tête tourna, s'assurant précisément qu'il n'était aperçu de rien à cause du caractère ...

Pendant quelques minutes il demeura le front appuyé sur le bord de la table, et le visiteur ne s'en ... qu'il avait ... Mais ... il se redressa et examina attentivement l'étrange de l'artiste.

Que se passait-il en lui? quelle était l'expression de son visage en ce moment? René aurait ... vous le savoir. Il ne pénétrait pas cet ... René, ... l'étrange ... tirer les cachet les traits de l'inconnu.

Celui-ci se pencha et avait, en arrière à gauche, à droite, décrivit sous des différentes ... ... le croquis de jeune peintre.

René s'efforçait de ne pas bouger, malgré le pied de son ... qui ... qu'il en éprouvait.

Un instant il eut une lueur d'espoir.

Le mystérieux visiteur, après l'avoir ... ... examiner plus à l'aise l'esquisse qui lui était soumise. René avait aperçu dans sa longue barbe blanche, quand la tête de M. Bréton, sur laquelle il apparaît de tout son poids, il entendit un ... ...

Il a brûlé bien autrement rétablissant lui-même. Il a ... ... René qui, privé de son ... ... de perdre l'équilibre et roulait à terre avec un fracas épouvantable.

Dans cette chute, son casque se détacha et découvrit son visage. Sans ce chétiat flobeur, M. Arthur aurait pu croire à la rigueur que le trophée s'écroulait par un accident imprévu.

Mais à la première alerte, il avait laissé retomber la pointe de son capuchon, et s'était le vé précipitamment.

Lorsqu'il découvrit la cause de l'artiste, lorsqu'il le vit à terre, dans la position ridicule pour laquelle le hasard avait puni sa curiosité, ignorant devant qui il se trouvait, il prenait de quelques pas, et, sentant ... ...